

LE TESTAMENT
DU VÉRITABLE SATIRIQUE,
VIII.^{me} SATIRE,
En réponse au POÈME ayant pour titre :
LE JUGEMENT ET LA MORT
DU SATIRIQUE.

A AUCH,
DE L'IMPRIMERIE DE GIROD.

AN XII. — (1804.)



LE TESTAMENT

DU TRISTE SATHIQU

DE SATHIQU

LE TRISTE SATHIQU

LE TRISTE SATHIQU

DE SATHIQU

X. AUCH.

LE TRISTE SATHIQU

AN XII - (1804)

MON TESTAMENT.

HUITIÈME SATIRE.

J'AVAIS fait le serment de briser mes pinceaux,
D'aller chercher au loin un doux et long repos,
De goûter dans les champs cette volupté pure,
Ces doux épanchemens qu'inspire la nature :
Je me flattais alors que les vils écoliers
Dont j'avais signalé les titres orduriers,
Honteux de parcourir leur infame carrière,
Enchaîneraient enfin leur muse pamphlétaire.
Je me flattais aussi que nourri de mes vers,
Bien loin de consacrer ses malheureux travers,
Et faisant à ma gloire un noble sacrifice,
L'Athénée en secret m'aurait rendu justice.
Je m'abusais alors.... mais je ne croyais pas
Qu'on m'exposât encore à de nouveaux combats ;
Que pour réaliser une lâche vengeance,
En un sommeil de mort on changeât mon absence,
Et que pour me frapper d'un jugement légal,
L'Athénée usurpât les droits d'un tribunal.

Pour me juger ainsi , quels étaient donc mes crimes ?
 J'avais puni l'orgueil dans mes brûlantes rimes ;
 Du temple des neuf sœurs , bannissant les faux dieux ,
 J'avais brisé leur trône et leur sceptre odieux ,
 Et dépouillant leur front des lauriers de la gloire ,
 J'avais sur leurs tombeaux proclamé ma victoire.
 Voilà tous mes forfaits..... ils sont dignes de moi.
 J'osai , seul , d'Apollon ressusciter la loi ;
 Seul , j'osai dissiper cette horde de buses ,
 Qui d'un encens impur affadissait les Muses ;
 Et les amis des arts , loin de me condamner ,
 Au lieu de me punir , devaient me couronner.
 Eh bien ! puisqu'il le faut , reprenons mon audace....
 Foudroyons sans pitié les bâtards du Parnasse ;
 A des temps plus heureux ajournons les amours ;
 Abjurons pour jamais les chants des Troubadours ;
 Et puisque du bonheur il faut briser la lyre ,
 Que mon bras s'arme encor du fouet de la satire ;
 Qu'il chasse devant lui les faiseurs de pamphlets ,
 Qu'il livre leur marotte aux éclats des sifflets ,
 Et rendant à mes vers leur grande destinée ,
 Que , jusque sur son trône , il frappe l'Athénée.

Assez et trop long-temps , jouet de ma bonté ,
 Je masquai de bons mots l'auguste vérité.

Ma Muse trop souvent , en sarcasmes fertile ,
 Ne punit qu'en riant les rimeurs de la ville.
 Quelques-uns redoutant de coupables excès ,
 D'un sourire inquiet accueillant mes essais ,
 Formèrent le complot de braver ma rudesse ,
 Et de flétrir en moi le fléau du Permesse.
 Ceux-là plus dangereux , mais aussi mal-adroits ,
 Voulant me dépouiller du plus juste des droits ,
 Désiraient ardemment , pour remplir leur furie ,
 Qu'on révélât mon nom , mon rang et ma patrie.
 Leurs efforts furent vains : par un Dieu conservé ,
 Je m'affranchis du sort qui m'était réservé.
 L'amitié de mon nom respectant le mystère ,
 Me permit d'exercer mon triste ministère ,
 Et fidelle à ma loi , comme à la vérité ,
 J'attaquai les travers , et non la probité :
 Tels furent mes desseins , telle fut ma bannière ,
 Et jamais des pamphlets n'ont sali ma carrière.

Bientôt , par mes brocards , l'Athénée abattu
 M'abandonna le gand , sans avoir combattu ;
 Ses membres dispersés , poursuivis par ma foudre ,
 Honteux d'être défaits , roulèrent dans la poudre ,
 Et cherchant un asile en ces funestes jours ,
 Ils crurent le trouver sur *les perrons du cours*.

C'est là que des vaincus, la troupe infortunée
 Déplorait en secret sa triste destinée.
Carré, tout dégoûtant de rage et de sueur,
 Y venait tous les soirs exhaler sa fureur,
 Echauffer de *Ruffat* la froide pétulance,
 Et combiner ensemble une lâche vengeance.
Ruffat, bâtard du *droit*, et père de l'ennui,
 Trouvait bien plus plaisant de se venger chez lui,
 De préparer de loin un maussade exercice,
 De composer des vers pour ce grand sacrifice,
 Et du nom de *pedant* justement mérité,
 Affranchir *en public* sa lourde *obscurité*.
Labouisse, plus ardent et plus malin encore,
 Voulait, en se vengeant, venger *Éléonore*.
Boilleau, craignant mes traits dans son dépit jaloux,
 Pour ne pas se trahir soupirait son courroux.
Monlon plus plaisamment, le désespoir dans l'ame,
 A *Baour*, en tremblant, lisait son épigramme.
Plancade, armé d'un jonc, et son chien sous le bras,
 Avec un lourd sang froid discutait mon trépas.
 Le misérable *Pont* que poursuit la folie,
 S'y rendoit tous les soirs, muni d'un parapluie,
 Et sur un des perrons installant son minois,
 Il y venait rêver un drame contre moi.
Olléac, dont mes vers ont conquis la tendresse,

Ne pouvait s'empêcher de blâmer ma rudesse.
Romieu seul , que ma Muse accabla de bienfaits ,
 Parmi les conjurés excusait mes forfaits.
Tajan , pour démontrer mon ignare malice ,
 Expliquait en pleurant le sens de sa notice ;
 Et le *Barde Baour* , lui lançant un coup d'œil ,
 Soutenait fièrement qu'il n'avait pas d'orgueil.

Combien de fois , jaloux de fronder leurs jactances ,
 Je fus au milieu d'eux chercher des jouissances ,
 Me mêler dans leurs rangs , goûter leurs efforts ,
 Et braver les éclats de leurs fougueux transports !
 Je riais de bon cœur de leur triste délire ,
 Et mon sourire encor était une satire.
 Un jour que du soleil la dévorante ardeur
 Avait de leurs cerveaux exalté la chaleur ,
Bellecour , transporté d'une fureur nouvelle ,
 A la troupe ébahie annonce un vil libelle.
 Animé cette fois d'un bien juste dépit ,
 Je cours me procurer cet impudent écrit ;
 J'y trouve le cachet d'une basse ignorance ,
 Et mon cœur indigné résolut sa vengeance.
 C'est alors qu'enflammé par la voix de l'honneur ,
 Je démasquai le front de l'infame agresseur ,
 Et que lançant sur lui la foudre de mes rimes ,

En généreux vainqueur je vengeai ses victimes.

Ma satire parut.... Eh bien ! le croira-t-on ?

On osa contester *ma Réclamation*.

Les mêmes écoliers dont ma Muse sévère

Venait de dévoiler le complot mercenaire ,

Piqués de mes mépris , dans leur duplicité

M'accusèrent d'avoir trahi la vérité ,

Et se vautrant toujours dans leur impure fange ,

Ils m'osèrent blâmer de chanter la louange.

Ainsi donc des écrits , par l'opprobre couverts ,

Prétendent me ravir la gloire de mes vers ;

Me refuser le droit de dispenser l'éloge ,

Et changer ma satire en un martyrologe.

D'autres bien plus méchants, dans leurs rêves grossiers,

Exaltent le talent de nos écrivassiers ;

Veulent qu'à leurs transports j'unisse mon hommage ,

Que j'honore leurs noms d'un indigne suffrage ,

Et pour porter ma Muse à ce honteux travers ,

Ils daignent célébrer la grâce de mes vers.

Ainsi , pour satisfaire aux vœux de la clémence ,

Je devrais de *Boilleau* pardonner l'arrogance ;

De *Nérine-Lafont* exhumer le cercueil ,

Et de ce pauvre *Gaude* encourager l'orgueil.

Qu'aurait-on dit de moi , si des rimes banales

Avaient de leur néant retiré *les Vestales* ?
 Si , pour changer leur chute en de brillans destins ,
 J'avais par mon suffrage absous *les Pélerins* ?
 Si j'avais pu vouloir , dans mon humeur badine ,
 Couronner de festons le tombeau de *Nérine* ,
 Et si , pour invoquer les grâces et les ris ,
 Mon luth s'était voilé des lambeaux de *Zélis* ?
 Ne pouvais-je donc pas , dans mon indépendance ,
 Du langoureux *Labouisse* excuser la constance ;
 Pardonner son amour , ses baisers , ses plaisirs ,
 Et devenir enfin l'écho de ses soupirs ?
 Mais pour avoir chanté sa belle destinée ,
 Pour avoir , dans *Baour* , consolé l'Athénée ,
 Pouvait-on me contraindre à chanter les grimauds
 Que ma Muse indulgente arracha des tombeaux ?
 Sans doute je devais , après des jours funestes ,
 De l'honneur Toulousain venger les tristes restes ;
 Sur d'impudens pamphlets appeler le mépris ,
 Et du temple d'*Isaure* épurer les débris .
 Mais devais-je , infidelle à l'honneur , à la gloire ,
 A d'abjects ignorans accorder la victoire ?
 Célébrer de *Carré* les prosaïques vers ,
 Respecter sa bassesse et ses lâches travers ?
 A sa Muse rétive adresser mes hommages ,
 Et me déshonorer par de honteux suffrages ?

Pouvais-je , sans rougir , applaudir aux excès
 Que son inepte morgue appela des succès ?

Lorsque de l'Athénée , étalant la misère ,
 Je fis tomber sur lui ma foudre littéraire ,
 Je savais que ce corps renfermait dans son sein
 Des talens dont la gloire a fixé le destin ;
 Je savais que *Vidal* , inspiré d'Uranie ,
 Par de brillans travaux consacrait son génie ,
 Et qu'entourant son nom de titres glorieux ,
 Le compas à la main , il révélait les cieux.
 Je savais que *Gardeil* , étranger au Permesse ,
 Des lauriers d'*Hypocrate* ombrageait sa vieillesse ;
 Que le zélé *Maillot* , malgré tous ses écarts ,
 D'un ouvrage érudit enrichissait les arts ;
 Que *Tournon* , renonçant au rabat galénique ,
 Pouvait avec honneur servir la botanique ;
 Qu'*Olléac* d'un seul mot eût pu , sans nul effort ,
 Écraser le néant de l'ignare *Victor* ;
 Que *Romieu* , dévoilant les mystères d'Euclide ,
 Au radoteur *Ferrié* pouvait servir de guide ,
 Et que *Lucas* aîné , dédaignant le pinceau ,
 Avait de *Phidias* manié le ciseau.

Je savais qu'Apollon , pour charmer son empire ,

A l'aimable *Beaufort* avait prêté sa lyre ;
 Que *Deydamie* en pleurs naquit de ses transports ,
 Que l'idylle applaudit à ses touchans accords ,
 Et que laissant par-tout la gloire sur ses traces ,
 Elle reçut l'encens des Muses et des Grâces.
 Je savais que *Baour* , sifflé dans tout Paris ,
 D'un ridicule orgueil avait reçu le prix ;
 Mais qu'enflammé bientôt d'une sublime audace ,
 A côté d'*Ossian* il siégeait au Parnasse.
 Je savais que de *Pié* le vers harmonieux
 Sur un modeste luth avait chanté les dieux ,
 Et que *Gacon-Carré* , bouffi de suffisance ,
 Escroqua sans rougir une fleur à *Clémence*.
 Je savais que *Taverne* , et *Jammes* , et *Villars* ,
 Envahirent jadis le temple des beaux arts ;
 De *Minerve* indignée assiégèrent le trône ,
 Et n'obtinent tous trois qu'une aride couronne.
 Je savais que *Saint-Jean* , favori d'Apollon ,
 Avait cueilli des fleurs dans le sacré vallon ,
 Et qu'ayant des neuf sœurs, dès sa plus tendre enfance ,
 Il reçut un souris du dieu de l'éloquence.
 Je savais qu'en vieux de la célébrité ,
Romiguère brillait d'un éclat mérité ,
 Et que cher à *Thémis* dans sa jeune carrière ,
 Il balançait déjà les succès de son père.

Je savais , en un mot , que d'un genre nouveau
 L'Athénée , en naissant , protégea son berceau ,
 Et que pour garantir ses faibles destinées ,
 Il réunit les arts aux Muses étonnées.

Mais je savais aussi qu'infidelle à ses lois ,
 Il s'avilit bientôt par de stupides choix ;
 Que ses membres livrés au plus honteux vertige ,
 De l'idole du jour , encensant le prestige ,
 Ne redoutèrent pas de fouler leurs lauriers ,
 Et d'admettre en leur sein d'orgueilleux écoliers.
 Je savais que ce corps , fantôme littéraire ,
 Au lieu de déployer une attitude fière ,
 D'ennoblir nos foyers par ces jeux immortels ,
 Qui des , enfans d'*Isaure* , illustraient les autels ,
 Accueillant des rimeurs la troupe adultérine ,
 Avait déshonoré sa céleste origine.

Dès-lors le sanctuaire aux Muses consacré ,
 De pédans et de sots fut bientôt encombré.
Lacoste & Fits-Simons , unissant leur fortune ,
 Y vinrent exposer leur nullité commune.
Desbarreaux , désertant les sifflets des tréteaux ,
 Voulut livrer son masque à de sifflets nouveaux ,
 Singea des rimailleurs le langage et la mine ,

Et l'Athénée admit l'assassin de *Racine*.
Dalles, digne héritier du sort de *Poinsinet*,
 Apporta sur les bancs la gloire d'un Sonnet.
Daydé, pétri de fiel, de sottise et d'audace,
 A côté de *Vidal* osa marquer sa place.
Hinard, que le bon sens proscriit de toutes parts,
 Vint usurper un poste au temple des beaux arts.
 Cet ignoble *Monlon*, que l'hôpital réclame,
 En obtint la faveur avec une épigramme.
Monteils sur le fauteuil gravement étalé,
 Y vint impunément rêver son *Jubilé*.
Caffort, pour ses méfaits exilé de la chaire,
 Vint y porter aussi son humeur plagiaire.
Corbin, jadis connu par de flasques écrits,
 Voulut y déclamer ses rêves érudits.
Vignolles, hasardant une chance insensée,
 Acheta de l'esprit pour le vendre au Lycée.
Saurine, que le goût eût dû faire bannir,
 Au sein de l'Athénée admis pour me flétrir,
 Sur mes vers imprimés promit un commentaire,
 Et s'offrit pour punir mes fautes de grammaire....
 Que sais-je ! mille auteurs par la raison pros crits,
 Étayés seulement d'impertinens écrits,
 Briguèrent la faveur d'obtenir l'accolade,
 Et pour comble de honte, on introduit *Plancade* !!!!

Plancade, justes dieux ! qui, sot dès le berceau ,
 N'apprit pour tout talent qu'à rouler le fuseau ,
 Et qui prenant l'aiguille , après la soixantaine ,
 Sur un plat canevas égorgea *Lafontaine*.

Eh ! l'on voudrait encor que ma lâche bonté
 Prônât tant d'ineptie et de témérité !
 L'on voudrait que livrant mon nom à l'infamie ,
 Je fisse de chacun la plate apologie !
 Qu'en écrivain banal et lâche courtisan ,
 Je gravasse comme eux l'éloge de *Tajan* ,
 Et que pour expier mon humeur satirique ,
 Ma Muse en leur honneur entonnât un cantique !
 L'on voudrait que *Crouzet* , *Delbrel* , *Lanes* et *Sens* ,
 Tous groupés avec *Pague* , obtinssent de l'encens !
 Mais *Delbrel* n'est connu que par un acrostiche ,
Crouzet par son silence et par un hémistiché ,
Lanes par un dystique et par sa vanité ,
Pague par trente vers et par sa nullité.
 De ce dernier sur-tout imprimant l'existence ,
 De quel front ose-t-on encenser l'ignorance ?
 De quels titres pompeux , de quels brillans lauriers
 Son immense génie illustra ses foyers ?
 Rimailleur sans principe , absurde néologue ,
 Dans des vers financiers assassinant l'églogue ,

Je sais que de l'amour il murmura le nom ,
 Et qu'il osa chanter *le berger Choridon*.
 Mais *Pague* et le berger , confondus dans la tombe ,
 Au courroux des neuf sœurs ont servi d'hécatombe ;
 Et l'on ignorerait que *Pague* avait rimé ,
 Si mes généreux vers ne l'avaient exhumé.
 Je dirai plus encor.... en lui rendant la vie ,
 Ma Muse a réveillé les brocards de l'envie ;
 L'on a raillé mes traits , et l'on m'a contesté
 Que *Pague* dans nos murs eût jamais existé.
 Sans doute il exista.... mais comme ce reptile
 Qui traîne avec effort son misérable asile ,
 Qui bronche au grain de sable , et qui toujours prudent ,
 Jusqu'à ce qu'on l'écrase abrite son néant.

Voilà donc les soutiens des Muses Tectosages ,
 Les flasques Troubadours de nos tristes rivages.
 Eh ! l'on voudrait encor qu'à leurs pieds prosterné ,
 J'abjurasse en ce jour le sang dont je suis né ,
 Et que pour compléter une juste infamie ,
 Ma Muse célébrât les fils de Polymnie !
 Quelle honte , grands dieux ! si , *Midás de ces bords* ,
 J'avois été sensible à leurs fades accords ;
 Si , de la vérité blasphémant le langage ,
 J'offrais à leurs gosiers un scandaleux hommage ,

Et si, pour recueillir de trop justes mépris,
 J'allais de *Saint-André* préconiser les cris!
 Il est vrai qu'inspiré par un dieu trop austère,
 J'ai porté sur *Berjaud* un jugement sévère;
 Que devant m'aveugler sur de légers écarts,
 Ma Muse le chassa du temple des beaux arts,
 Et que voulant punir son orgueil indocile,
 J'osai seul censurer les transports de la ville :
 Mais cet arrêt cruel dont il fut trop puni,
 S'il étoit juste alors, ne l'est plus aujourd'hui ;
 Et dans ce grand moment où mon ame oppressée
 Révèle le secret de toute sa pensée,
 Je dois de mon tribut honorer son talent,
 Et rendre à ses accords un hommage éclatant.
 Mais si de *Polymnie*, enfant noble et fidelle,
Berjaud rend à ses lois un culte digne d'elle,
 Combien d'autres, bravant ses décrets éternels,
 N'ont-ils point profané l'honneur de ses autels ?
 A-t-on donc oublié que, bouffi d'arrogance,
Vitry dans nos concerts porta son ignorance ;
 Que ses glapissemens, son aride langueur,
 De sa voix fantastique irritèrent l'aigreur,
 Et que voulant singer de brillantes roulades,
 Son gosier croassa de lourdes gargouillades ?
 Ah ! que plutôt, docile à d'utiles leçons ,

Il corrige avec art l'âpreté de ses sons ,
 Et qu'avant d'afficher sa bizarre marotte ,
 Pour ne pas endormir , il apprenne la note ,

Mais je n'observe pas qu'en sévère recteur ,
 Je consacre au courroux mon vers improbateur ,
 Et que dans ce moment d'indulgence et de grâce ,
 Il faut à la pitié réserver quelque place.
 Existez donc en paix , race de chantailleurs ,
 Pesans écrivassiers , peuple de rimailleurs ;
 Plus généreux que vous , avec moins d'injustice ,
 Je vous rends tous vos droits , et bien plus de justice.
 Vous m'avez outragé.... dans vos rêves cruels
 Vous m'avez destiné le sort des criminels ,
 Et voulant signaler votre inique défense ,
 Vous portez contre moi la fatale sentence.
La coupe et le poignard que vous me présentez
 Ne seront pas pourtant le prix de mes bontés.
 Vous ne vous flattez pas qu'en sortant de la vie ,
 Je finisse mes jours par une tragédie ;
 Mais s'il en est ainsi , pour votre châtiment ,
 Vous pourrez , dans ces vers , lire *mon testament* ,
 Ou bien si , sous vos coups , il faut que je succombe ,
 Aux pieds de *Pech-David* ne creusez pas ma tombe.

Pech-David ! mont fameux que les dieux infernaux

Ont engraisé de sang et peuplé de tombeaux ;
 Rochers hospitaliers , d'où les soupirs des grâces
 Auraient dû repousser de funestes disgrâces ,
 Azile des amours ! quel est donc votre sort ?
 Seriez-vous à jamais consacrés à la mort ?
 Vos sites fortunés , couronnés par l'aurore ,
 Des feux purs du couchant s'embellissent encore ;
 Vous offrez à mes yeux le séjour enchanté ,
 Le séjour de la paix et de la volupté.
 Combien de fois , d'amour célébrant les mystères ,
 Je remplis de bonheur vos grottes solitaires !
 Combien de fois , fuyant mes nombreux ennemis ,
 Je fus , sous vos berceaux , déposer mes ennuis ,
 Leur dire de mon cœur l'amère inquiétude ,
 Et troubler de soupirs leur douce solitude !
 Ah ! si la main du sort , dans un dessein nouveau ,
 Sur vos rochers déserts a marqué mon tombeau ;
 S'il faut qu'à la fureur cédant mon existence ,
 De vos flancs caverneux j'embrasse le silence ,
 Que du moins mon cercueil repose dans ces lieux
 Que l'amour arrosade pleurs voluptueux.

F I N.

N O T E S.

J'AVAIS promis de faire connaître le *maître* et les *écoliers* qui ont fabriqué les libelles publiés sous les titres de septième et huitième Satires. Depuis *ma Réclamation*, il en a paru deux autres en réponse, marquées au coin de l'impudence et de l'ineptie. J'en connais les auteurs, je suis le maître de trahir leur secret; mais outre qu'il n'y aurait aucun mérite à désigner des hommes que le mépris public a devinés, j'ai cru devoir immoler à la pitié les intérêts de mon amour-propre. Doué par la nature d'un caractère de bonté que je n'ai jamais démenti, j'ai frémi sur les conséquences d'une révélation publique. Je n'ignorais pas que l'un d'eux, à la tête d'un établissement d'instruction, avait besoin de la confiance de ses concitoyens pour exercer son état avec honneur, et que c'était lui en ravir les moyens, que de le dépouiller du reste de considération dont il jouit. Je savais également que le *faiseur* principal de ces libelles était un jeune homme présomptueux, auquel la nature a malheureusement refusé toute espèce de talent, mais qui comptant sur les ressources de sa vanité, avait cherché dans le barreau une carrière que je ne devais pas lui fermer par l'opprobre.

C'est donc à cette pitié qui m'est naturelle, qu'ils doivent attribuer ma générosité. Leur sort est entre

mes mains ; ils m'ont outragé , et je les absous par mon silence. Que cette conduite leur serve de leçon , et qu'ils se corrigent.....

Je suis fâché que cette circonstance m'ait fourni l'occasion de parler de moi ; mais mon amour-propre n'y gagnera rien. Je garde irrévocablement l'anonyme , non par crainte ni par devoir , mais pour ma satisfaction personnelle. Au surplus , jeté depuis quelques années dans ces climats par la bizarrerie des événemens , mon nom est si peu connu , que lors même que j'en violerais le secret , je ne sortirais pas de mon obscurité. Qu'on me permette donc d'y rester tout-à-fait ; mais je supplie les personnes qui se sont permis de spéculer sur mes vers , de les livrer à des mains plus habiles , ou d'en soigner eux-mêmes l'édition. Je ne voulais pas rendre mes Satires publiques ; mais puisque M. Lucas a trahi ma confiance , j'adresserai mes manuscrits à des correspondans plus fidelles , et je me flatte que celui-ci n'éprouvera pas le sort des sept premiers.

« *L'Athénée usurpât les droits d'un tribunal.* »

Il a paru , depuis quelques jours , un poème ayant pour titre : *Le jugement et la mort du Satirique*. On prétend que cet ouvrage est de monsieur J. La justice me force d'avouer qu'on y trouve quelques vers heureux ; mais le plan est mauvais , le sujet absurde , et le style en général incorrect , négligé , et quelquefois trivial. Je ne parlerai pas du lieu de la scène ; placer l'Athénée sur les côtes de Pech-David ,

pour rendre un arrêt contre moi, c'est le comble du délire.

Quoi qu'il en soit, cette production m'a paru digne d'une réplique ; elle a fourni le sujet de ma satire. Comme j'étais menacé de la mort, j'ai cru qu'il était prudent de faire mon testament.

« *Ils crurent le trouver sur les perrons du cours.* »

On trouve habituellement sur les promenades du cours Dillon, des réunions nombreuses de membres de l'Athénée.

« *On osa contester ma RÉCLAMATION.* »

Ma septième Satire ayant pour titre : *Ma Réclamation*, a été imprimée, comme les six premières, sans mon aveu. On a répandu dans le public que cet ouvrage était de M. Baour-Lormian. L'amour-propre de ce poète a dû être cruellement humilié de l'application ; mais comme j'ai aussi le mien, on me permettra de revendiquer mes droits.

« *Ils daignent célébrer la grâce de mes vers.* »

Dans l'écrit ayant pour titre : *Le jugement et la mort du Satirique*, on trouve une note bien étrange, dans laquelle on loue le goût et la facilité de mes vers. Je remercie monsieur J. de cet éloge gratuit ; s'il daigne lire ma Satire, et les notes qui l'accompagnent, il verra que je ne suis pas ingrat.

« *Et l'Athénée admit l'assassin de Racine.* »

Tout le monde sait que M. Desbarreaux s'est permis de retoucher les chef-d'œuvres de la scène française.

« *Cet ignoble Monlon que l'hôpital réclame.* »

Le mot hôpital n'est pas bien exact ; il fallait dire les *petites maisons* : mais sur les bords de la Garonne, ces deux expressions sont synonymes. C'est à l'hôpital de la Grave qu'on enferme les fous.

« *Caffort, pour ses méfaits exilé de la chaire.* »

La réputation de M. l'abbé Caffort en avait tellement imposé à ses auditeurs, qu'il était prôné généralement par toutes ces bonnes femmes accoutumées à juger les prédicateurs sur parole, et par ces hommes superficiels qui prennent pour des mouvemens d'éloquence les élans de la médiocrité.

Parmi ces derniers, il en est un qui ne se borna pas à jouer le rôle passif de prôneur, il voulut encore que la toile conservât l'empreinte de son enthousiasme, et il y grava les traits du *grand homme*.

M. Roques, peintre d'ailleurs d'un mérite incontestable, oubliant les intérêts de sa gloire, eut la faiblesse de consacrer son pinceau à cette misérable esquisse.

Le portrait de M. Caffort fut exposé publiquement au Musée. On eut lieu d'être étonné de cette

extravagance ; et c'est pour le soustraire aux justes épigrammes dont il était l'objet , que le peintre retira son tableau le lendemain. On dit qu'il l'a brûlé.

« *Sur un plat canevas égorgea LAFONTAINE.* »

M. Plancade est un bonhomme , d'ailleurs fort estimable , qui s'est permis de représenter sur un canevas assez médiocre , tous les sujets des fables de *Lafontaine*.

Ce titre ne m'a pas paru suffisant pour justifier son admission à l'Athénée.

« *Pague par trente vers , et par sa nullité.* »

M. Pague n'a fait qu'une églogue ; cette églogue est mauvaise , et M. Pague lui-même l'a jugée ainsi.

Je ne lui conteste pas les qualités du cœur ; je suis persuadé qu'il est au contraire très-estimable , sous le rapport de la moralité. Mais

« *On peut être honnête homme , et faire mal les vers.* »

FIN DES NOTES.

